

La permaculture au sein de l'agriculture urbaine : du jardin au projet de société

Emmanuel Pezrès

Volume 10, numéro 2, septembre 2010

L'agriculture urbaine : un outil multidimensionnel pour le développement des villes et des communautés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/045507ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal
Éditions en environnement VertigO

ISSN

1492-8442 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pezrès, E. (2010). La permaculture au sein de l'agriculture urbaine : du jardin au projet de société. *[VertigO] La revue électronique en sciences de l'environnement*, 10(2), 0-0.

Résumé de l'article

La permaculture est souvent considérée comme un procédé « alternatif » de production alimentaire écologique en ville ou à la campagne. Cependant, et bien que la définition et les principes de la permaculture soient en constante évolution, il apparaît que la permaculture n'est pas simplement une autre façon de jardiner, mais une autre façon de concevoir le monde. Considérant la place de la permaculture dans le processus de l'agriculture urbaine, nous remarquons que la conception permaculturelle est, bien entendu, différent de l'agriculture conventionnelle, mais nous observons également que le projet permaculturel est fondamentalement différente de l'urbanisme. De là, face à la crise écologique mondiale croissante, nous interrogeons la permaculture comme une possibilité de re-conception de la structure urbaine existante. Enfin, nous nous questionnons sur les bases épistémologiques de la permaculture en vue de susciter un changement philosophique et matériel global.

LA PERMACULTURE AU SEIN DE L'AGRICULTURE URBAINE : DU JARDIN AU PROJET DE SOCIÉTÉ

Emmanuel Pezrès¹

¹Architecte DPLG. Docteur en urbanisme et aménagement de l'espace, Chercheur associé à l'Institut de Géoarchitecture EA 2219, Courriel : emmanuelpezres@wanadoo.fr

Résumé : La permaculture est souvent considérée comme un procédé « alternatif » de production alimentaire écologique en ville ou à la campagne. Cependant, et bien que la définition et les principes de la permaculture soient en constante évolution, il apparaît que la permaculture n'est pas simplement une autre façon de jardiner, mais une autre façon de concevoir le monde. Considérant la place de la permaculture dans le processus de l'agriculture urbaine, nous remarquons que la conception permaculturelle est, bien entendu, différent de l'agriculture conventionnelle, mais nous observons également que le projet permaculturel est fondamentalement différent de l'urbanisme. De là, face à la crise écologique mondiale croissante, nous interrogeons la permaculture comme une possibilité de re-conception de la structure urbaine existante. Enfin, nous nous questionnons sur les bases épistémologiques de la permaculture en vue de susciter un changement philosophique et matériel global.

Mots-Clés : Agriculture urbaine, Décroissance, Écologie, Épistémologie, Permaculture, Urbanisme.

Abstract: Permaculture is often considered an "alternative" way of ecological food production in countryside or cities.. Although the definition and principles of permaculture are in constant evolution, it appears that permaculture is not simply a different way of gardening but another way of conceiving the world. Considering the place of permaculture in the urban agriculture process we notice that the permacultural design is, of course, different from the conventional agriculture, but we observe as well that the permacultural project is fundamentally different from urbanism. From there, confronted to the growing ecological global crisis, we interrogate the source of permaculture as a possibility of re-designing the existing urban structure. Finally, we question the epistemological basis of permaculture in order to seek a global philosophical and material change.

Keywords: Degrowth, Ecology, Epistemology, Permaculture, Urbanism, Urban agriculture.

Stimulée par une recherche contemporaine de relations environnementales et collectives plus harmonieuses, l'ambition d'une agriculture intégrée à des cycles écologiques durables rencontre un souhait citoyen de réinvestir la ville. Les expériences présentes de permaculture et leurs développements dans le mouvement des villes en transition tendent vers ces objectifs. Cet article, prolongeant les potentialités d'aménagement de l'agriculture urbaine au travers de la permaculture se propose de décrire les possibilités de mise en œuvre de production de « cultures alternatives » dans leurs sens le

plus large. Pour cela, nous essayerons d'abord de définir la permaculture à partir d'elle-même. Puis, nous chercherons sa spécificité dans ses contrastes avec les disciplines qui travaillent l'agriculture urbaine : l'agriculture et l'urbanisme. Ensuite, nous envisagerons la permaculture, non plus comme seule méthode d'agriculture dans la ville, mais comme une méthode de conception de l'urbain. Enfin, la dernière partie exposera la possibilité de création d'une autre façon de vivre la ville et la mise en place d'une nouvelle urbanité qui pourrait être aussi un nouveau paradigme civilisationnel.

Référence électronique

Emmanuel Pezrès, 2010, «La permaculture au sein de l'agriculture urbaine : Du jardin au projet de société », VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement, Volume 10 numéro 2, [En ligne], URL : <http://vertigo.revues.org/9941>

La permaculture : une définition en mouvement.

Afin d'éviter que la permaculture ne soit réduite à une simple modalité de l'agriculture urbaine, il nous faut

d'abord essayer de définir ce qu'elle est et quel est son objet. Toutefois, fixer le concept de permaculture n'est pas forcément possible car sa définition est mouvante, elle varie selon les auteurs et évolue avec le temps. Du mot, on peut dire qu'il a été formé dans les années soixante-dix, par Mollison et Holmgren à partir de deux termes anglais : « permanent » et « agriculture ». Les créateurs du concept définissent en premier lieu la permaculture comme « (...) *un système évolutif intégré, d'auto-perpétuation d'espèces végétales et animales utiles à l'homme. C'est, dans son essence, un écosystème agricole complet, façonné sur des exemples existants, mais plus simples* » (1986 :15). Cependant au lieu de rester classiquement dans le domaine agricole comme pourrait le faire l'agriculture biologique, le premier et unique livre en commun des deux co-inventeurs du terme permaculture, lui donne tout de suite un champ d'action plus large : « *Nous n'avons pas voulu établir un schéma fixe et dogmatique mais un modèle qui intègre plusieurs principes appartenant à de nombreuses disciplines –l'écologie, la conservation de l'énergie, l'aménagement du paysage, la rénovation urbaine, l'architecture, l'agriculture (sous tous ses aspects) et les théories de localisation en géographie.* » (1986 :16). De même, bien que l'élaboration du concept de permaculture et son étude, soit d'abord destinés à une population ayant « (...) *acheté de la terre, en Tasmanie, et dans d'autres régions de l'Australie(...)* » (1986 :16) dans un but d'autosuffisance, le système s'ouvre dès l'origine vers « *une tentative d'améliorer les pratiques agricoles existantes, tant celles de l'agriculture commerciale occidentale que celles des cultures vivrières et villageoises du tiers-monde.* » (1986 :15).

Plus largement que la simple production d'aliments sains à des fins d'autonomie alimentaire individuelle, la permaculture a tout de suite la prétention d'être un outil de prospérité durable pour la société : « *Nous avons pris en compte les problèmes posés par le chômage et la retraite anticipée, les névroses urbaines, et le sentiment d'impuissance et d'absence de but ressentis par beaucoup dans le monde contemporain(...)* les sociétés ont besoin d'idéaux partagés et de buts à long terme, et notre étude peut être une contribution parmi d'autres pour se diriger vers de tels objectifs (...) » (1986 :16).

Enfin, la permaculture est à ses débuts, autant un travail de synthèse multidimensionnel de différents domaines s'élaborant à partir de démarches écologiques, qu'une démarche ouverte pour d'autres applications. « *Ce n'est pas*

une synthèse parfaite, ni même suffisante, mais un commencement. Les personnes de tous âges s'adonnant aux occupations les plus diverses trouveront le moyen d'adapter cette idée à leur vie et leur environnement, et, ce faisant, seront à même de voir au-delà des utilisations et des fins immédiates. » (1986 :16).

Sur ces bases premières, le concept de permaculture va évoluer et continue d'évoluer. Car bien que n'étant pas explicité tout de suite dans la définition que les auteurs en donnent, ce qui est singulier dans la permaculture, c'est autant son mode de travail de la terre que son mode de constitution interne. La permaculture n'est pas une technique d'agriculture ou une technique d'urbanisme, elle est un processus local à visée globale, toujours en mouvement.

Aussi, si l'évolution de la permaculture sur ces trente dernières années semble parfois non linéaire, elle le doit autant à ses modes de fonctionnement qu'à l'intention qu'elle porte. D'abord, en jugeant sa réussite sur sa récolte intellectuelle et matérielle la permaculture s'intéresse moins à l'analyse fragmentée et détaillée de chaque objet qu'au résultat de l'action des flux qu'elle traite. Ensuite, ce mode d'évolution qui se construit en construisant est aussi lié à son intention de stimuler un écosystème viable pour l'être humain c'est-à-dire qu'elle travaille le vivant donc le mouvant. En conséquence, les auteurs appliquent explicitement d'une part et moins explicitement de l'autre, la récursivité enrichissante¹, dans la pratique de la permaculture autant que dans son élaboration interne. En s'inscrivant d'emblée dans un mouvement de création de liens en réajustement constants nécessaires aux cycles écologiques pour perdurer, la permaculture est donc plutôt un cheminement sans arrêt parcouru, qu'une théorie figée. Le résultat le plus exemplaire de cette approche est l'intégration a posteriori du fait que la constitution d'un écosystème à destination de l'homme, fût-il d'abord agricole, ne peut pas faire l'économie des liens que tout écosystème entretient avec les autres activités et difficultés humaines. Ainsi le nom du concept d'origine, lui-même, vient à changer de signification. Permaculture n'est plus seulement la contraction de « *permanent agriculture* » mais devient celle de « *permanent culture* » (Holmgren, 2002 :xix).

¹ Le « feed-back » qu'elle instaure comme un principe de base.

Dans cette appréhension généralisante, l'urbain est immédiatement un des terrains envisagés pour le développement d'une agriculture permanente. Selon Mollison et Holmgren : « *C'est dans les banlieues que le potentiel permacultural demeure encore une alternative viable, à condition que des plantes directement utiles à l'homme soient exploitées.* » (1986 :111). Bien que la permaculture vise moins l'aménagement de l'espace à grande échelle que le ménagement et la possibilité de résilience de biotopes² locaux, son projet à portée globale l'amène dès 1978, à questionner des problématiques, qui du fait de l'immigration massive et en accélération de la population mondiale de la campagne vers la ville sont d'une actualité pressante : « *Peu de réflexion, et encore moins de planification ont visé à rendre la dichotomie campagne ville plus rationnelle, avec la production alimentaire à l'intérieur de la cité, une production de fibre, de carburant, d'hydrate de carbone et de protéines dans les zones rurales proches, et un échange de services, d'assistances et de compétences* » (1986 :111). Se détournant d'une culture ornementale caractérisant « *le style ostentatoire des nouveaux riches* », la ville est, selon les auteurs, un terrain à réinvestir d'une manière productive pour le corps et l'esprit afin de faire face collectivement aux problèmes actuels et futurs.

« Toutes les cités ont des terrains libres, non utilisés ; les bords des voies, les coins de rue, les pelouses, les terrains devant et derrière les maisons, les vérandas, les toits en bétons, les balcons, les murs de verre et les fenêtres faisant face au sud. (...) Or les villes pourraient, à peu de frais subvenir à une grande partie de leurs besoins alimentaires ; et, pour ce faire, utiliser une grande quantité de leurs propres déchets comme mulch et compost. Mais peut-être le résultat le plus précieux que pourrait obtenir une cité adonnée à la permaculture serait-il la paix de l'esprit. Une paranoïa se répand partout dans les cités, et elle est le produit du manque d'initiative dans les difficultés présentes et les incertitudes du lendemain. » (1986 :114).

² La permaculture cherche à mettre en relation des zones de vie homogènes (bio-topos) dans un but d'échange, en même temps qu'elle favorise la diversité biologique afin de d'augmenter la capacité de récupération d'un site face à un traumatisme (résilience).

Comme on le voit dans cette tentative de définition, le mode de pensée et le mode d'élaboration de la permaculture ont non seulement le rapport ville-campagne comme champ d'application, mais abordant les rapports de production, la permaculture se propose aussi comme un certain mode d'aménagement de la société. En cela, dans le contexte de l'agriculture urbaine, après avoir marqué sa différence avec l'agriculture classique dans sa réouverture aux biotopes locaux, la permaculture doit être aussi saisie en regard de la discipline que forme l'urbanisme.

Permaculture versus urbanisme.

Les formes d'élaboration des deux modes d'aménagement que sont l'urbanisme et la permaculture sont bien éloignées. D'abord, parce que leurs contextes d'apparition sont différents. Ensuite, parce que, bien que se donnant tous les deux au service de l'homme, la permaculture traite du vivant directement alors que l'urbanisme traite plutôt d'une certaine matérialité inerte. Enfin et surtout, parce que comme modalité d'action et comme projet, elles divergent dans leur appréhension du monde. En effet, là où l'urbanisme naît de la rationalisation matérielle, sociale et législative d'un nouveau mode de la cité engendrée par la révolution industrielle³, la permaculture naît d'une crise de ce système industriel, épuisant toujours plus les ressources, polluant toujours plus, et créant toujours plus de ségrégation sociale. Dans le même temps, les fondements épistémologiques qui ont vu l'urbanisme s'affirmer comme discipline s'effritent. La confiance en une pensée scientifique positiviste du début du siècle dans laquelle l'urbanisme s'est formé a largement disparu, et le paradigme d'une science réductionniste classique butant à saisir une certaine complexité (Lefebvre, 2009 :20 [1967]) tend à se réouvrir à des démarches s'attachant plus aux systèmes qu'à des objets distincts. Plus encore, l'objet pour lequel l'outil urbanistique a été créé, la ville contemporaine basée sur l'énergie thermodynamique (Blanquart,

³ « Lorsque les problèmes d'ensemble ont émergé, sous le nom d'*urbanisme*, on les a subordonnés à l'organisation générale de l'industrie. Attaquée à la fois par en haut et par en bas, la ville s'aligne sur l'entreprise industrielle ; elle figure dans la planification comme rouage ; elle devient dispositif matériel propre à organiser la production, à contrôler la vie quotidienne des producteurs et la consommation des produits. Tombée au rang de moyen, elle étend la programmation du côté des consommateurs et de la consommation ; elle sert à régler, à ajuster l'une sur l'autre la production des marchandises et la destruction des produits par l'activité dévorante dite "consommation". » (Lefebvre, 2009 :74[1967]).

1997 :118), est, lui-même, chancelant au regard de l'épuisement des ressources fossiles qui l'ont fondé.

Venant d'un tout autre horizon, le concept de permaculture apparaît dans la deuxième moitié des années soixante à partir d'un des derniers grands territoires colonisés par l'occident, l'Australie, et même au bout de ce dernier nouveau monde, la Tasmanie. À ce moment l'émergence de l'écologie comme science, mais aussi comme prise de conscience de notre impact sur les processus du vivant, rencontre la première crise pétrolière et l'aspiration à construire un monde différent. Dans un saisissement de la destruction programmée de notre humanité⁴, la situation excentrée de cette terre moins chargée matériellement et psychologiquement de l'histoire récente de la culture occidentale, de même que l'esprit pionnier qui y persiste, ne sont sans doute pas étrangers à la mise en action pratique et immédiate de solutions alternatives. En effet, bien que l'insoutenable d'une croissance infinie dans un monde fini comme modèle de civilisation ait été établie en Europe et aux États-Unis il y a quarante ans par le Club de Rome et le rapport Meadows and al. (1972), on ne peut que constater le déficit de vision organisée et active ayant émergé, depuis, sur ces continents. Peut-être fallait-il, pour s'ouvrir à un avenir différent, être capable de mettre à distance un certain héritage, comme l'a fait la permaculture, en s'éloignant du paradigme techno-industriel. Mais aussi, il faut bien le dire, en recouvrement d'une culture indigène dont les 40 000 ans de permanence précoloniale semblent être considérés comme globalement révolus puisque, dans un premier mouvement, la permaculture s'étend physiquement et intellectuellement sur l'ancien monde indigène.

Alors que la permaculture cherche plutôt à s'ouvrir à tous ceux qui entreprennent de la pratiquer, l'urbanisme, du fait d'un certain échec du citoyen à participer à l'aménagement urbain, est plutôt pratiqué par des spécialistes élus ou attirés. Pour la permaculture, l'expérimentation pratique d'accompagnement du vivant précède le théorique et

l'idéal⁵. En cela c'est un mode de conception bien éloigné d'un certain urbanisme qui théorise la vie, fragmente et zone. La permaculture ne fonctionne pas à partir de préceptes ou d'objets techniques, mais renoue avec la culture traditionnelle des « principes ». Toute la force des « principes » comme figures d'enseignement et de recherche réside dans le fait qu'ils se trouvent à mi-chemin entre le simple conseil d'aménagement et la connaissance scientifique restreinte à un tout petit fragment du réel. Ces « principes » permacultureux, qui se sont formalisés différemment selon les pratiques séparées des deux auteurs d'origine⁶, sont conçus comme assez souples pour être, travaillés intellectuellement ou pratiquement, et adaptés aux lieux et circonstances, sans être du domaine du procédé technique. Ainsi, loin de méditations spécialisées et confisquées à tout un chacun par une certaine technicisation conduite par l'idéologie de l'urbanisme, la permaculture se fonde dans l'action et le partage à partir d'une expérience de la pratique.

Enfin, la permaculture, par sa revitalisation de l'initiative individuelle et par la possibilité d'autosuffisance partielle ou totale qu'elle ambitionne, participe de l'autonomie au sein de l'urbain, là où l'urbanisme contemporain concourt à un certain assujettissement à l'organisation spatiale qu'il produit. Car, même, si, depuis l'origine de l'urbanisme, certains engagements militants souhaitaient changer la forme de la ville pour changer la relation sociale, l'urbanisme, structurant une ville thermodynamique s'est au

⁴ « I remember the Club of Rome report in 1967 which said that the deterioration of the environment was inevitable due to population growth and overconsumption of resources. After reading that, I thought, "People are so stupid and so destructive — we can do nothing for them." So I withdrew from society. I thought I would leave and just sit on a hill and watch it collapse. It took me about three weeks before I realized that I had to get back and fight. [Laughs] You know, you have to get out in order to want to get back in. » (Mollison, 2005)

⁵ « It actually goes back to 1959. I was in the Tasmanian rain forest studying the interaction between browsing marsupials and forest regeneration. We weren't having a lot of success regenerating forests with a big marsupial population. So I created a simple system with 23 woody plant species, of which only four were dominant, and only two real browsing marsupials. It was a very flexible system based on the interactions of components, not types of species. It occurred to me one evening that we could build systems that worked better than that one. Because I was an educator, I realized that if I didn't teach it, it wouldn't go anywhere. So I started to develop design instructions based on passive knowledge and I wrote a book about it called *Permaculture One*. » (Mollison, 2005)

⁶ Pour Mollison, ils sont au nombre de 18, dont : 1-Work with nature rather than against. 2-The problem is the solution. 3-Make the least change for the greatest possible effect. 4- The yield of a system is theoretically unlimited. 5-Everything gardens (1988 :15-16). Pour Holmgren 12 suffisent (2002 :VIII) :1-Observe and interact, 2-Catch and store energy, 3-Obtain a yield, 4-Apply self-regulation and accept feedback, 5-Use and value renewable resources and services, 7-Produce no waste, design from pattern to details, 8-Integrate rather than segregate, 9-Use small and slow solutions, 10-Use and value diversity, 11-Use edges and value the marginal, 12- Creatively use and respond to change.

final plutôt voué à une certaine techno-spatialisation capitaliste⁷).

On peut conclure ici que du fait de sa nature évolutive la permaculture est difficile à définir définitivement en propre. Cependant, mise en relation avec les modes d'aménagement de l'écosystème contemporain que sont l'urbanisme et l'agriculture, il apparaît qu'elle possède des caractéristiques liées à son but, à son développement interne et à son contexte, qui font d'elle autre chose qu'un nouveau mode de perpétuation du système en place. En effet, l'ouverture originelle de la permaculture sur l'écosystème dans lequel elle s'implante, engage, non pas à un questionnement de son adaptation à des pratiques et théories urbaines, mais plutôt, au regard de ses aspirations et de son exercice, à la remise en question des modalités passées de la Ville. Après Fukuoka, un des grands inspirateurs des auteurs originaux de la permaculture, qui titrait « La révolution d'un seul brin de paille » en 1975 (2005), Mollison annonce clairement la permaculture comme une révolution silencieuse⁸.

La permaculture et la culture de la ville.

La permaculture se présentant comme un projet de changement de la relation à l'urbain existant par rapport à l'écosystème, il est important de cerner la pertinence éventuelle de la permaculture non plus comme méthode seule de recherche de plus grande cohérence sociale et écologique dans les milieux où elle s'implante, mais comme une méthode à part entière de « design » local à destination du global. Il y a donc à approfondir sa détermination relativement à l'agriculture et à l'urbanisme puis à examiner les modes de conception et de pratique de la résilience qu'elle recherche.

⁷ Par exemple Blanquart (1997 :123) relate à propos du Paris du 19^{ième} siècle : « Bref, la guerre de rues devient difficile aux éventuels insurgés, et la classe capitaliste peut s'étaler à l'aise. La population ouvrière est refoulée en une énorme vague dans les quartiers périphériques. Le nouveau centre, où le terrain est hors de prix est réservé aux immeubles d'habitation pour riches, mais il est surtout dédié aux affaires. S'y élèvent les cathédrales du nouveau monde, les grands magasins : à la Belle Jardinière, qui date de 1824, s'ajoute le Bon Marché, construit par Eiffel en 1850, et le Printemps élevé en 1867. La logique de l'argent, après avoir fait table rase du passé, structure l'espace urbain à partir de son centre, où elle s'est puissamment installée : c'est la ségrégation sociale qui se lit sur le sol »

⁸ « It's a quiet revolution » (Mollison, 2005).

D'abord, il nous faut revenir à la représentation classique de l'agriculture urbaine pour pouvoir comprendre que la permaculture urbaine relève d'une autre approche, de l'urbanisme dans son objet, de l'agriculture dans sa pratique, mais aussi, de l'agriculture urbaine dans son concept. En effet, l'« agriculture » n'est peut-être pas ici le terme le plus approprié pour rendre étymologiquement, mentalement, et procéduralement la façon dont la permaculture peut concevoir de cultiver la ville.

Avant tout il nous faut noter, comme le rappelle son parcours dans la langue, que l'« agriculture », est la culture d'un *ager*. C'est-à-dire la culture d'un « champ » puis un « domaine, territoire » qui s'oppose à *urbs* « ville » (Rey, 2000). Cette représentation d'une juxtaposition fonctionnelle entre champs et villes présente au sein du langage avec lequel nous construisons le monde, tout en mettant, par ailleurs, en relief l'aspect antithétique d'« agriculture urbaine », n'est pas pertinente au sein du processus écosystémique de la permaculture. Plus fondamentalement, il nous faut aussi quitter abandonner l'idée de spatialité présente dans le grec *agros*, racine de *ager* qui correspond à l'idée d'un espace cultivé spécialisé différent de l'espace de l'habitat. Ainsi dégagés de ces concepts agissant en profondeur au sein d'un vocabulaire qui conduit notre représentation du monde, il nous est alors plus évident de se libérer, certes de l'image de la ville classique entourée de champs, mais surtout de s'éloigner de la vision néomoderniste d'un morcellement d'étendues labourées métastasées par un bâti en progression.

Ce que nous enseignent les sources systémiques sur lesquelles est basée la permaculture, c'est qu'il nous faut repenser cette fragmentation en terme de lien. Le processus permaculturel, replaçant l'homme au sein de l'écosystème, s'emploie à réintroduire le cycle écologique dans l'urbain. C'est-à-dire, à gommer partiellement la dichotomie *urbs-ager* que nous avons héritée de notre fond culturel gréco-romain. Il s'agit ici, d'abord d'arrêter de dépenser de l'énergie dans des constructions nouvelles consommant toujours plus de ressources spatiales et matérielles, pour réintroduire du vivant et du viable dans l'existant. Ce que permet la permaculture, c'est de réimplanter tout de suite, visiblement et pratiquement, ce lien vivant entre l'homme et la nature. La permaculture imagine ainsi réinvestir chaque espace de la rue par des arbres fruitiers, chaque parterre par des buissons à baies gourmandes, chaque façade par des vignes, et même à

réutiliser chaque poubelle comme composteur, afin de produire dans un rayon immédiatement disponible le cycle nécessaire à la vie communautaire. Plus profondément qu'un simple changement spatial ou fonctionnel, il s'agit de se représenter, de pratiquer et donc de repenser le monde à partir du lien et du système, là où, la séparation, l'enclos du champ, le morcellement de la terre en parcelle par l'agriculture, nous avait amenés à organiser l'espace (Serres, 2005), puis le monde sur l'ordre du fractionnement. Ainsi l'aménagement urbain doit se saisir au niveau épistémologique d'une dynamique des liens vivants, là où l'hypothèse réductionniste nous a conduits à la production d'éléments d'études distincts si petits et si nombreux qu'aucun esprit humain ne peut en faire la synthèse, replongeant ainsi le monde dans un chaos que ce système avait tenté d'organiser (Holmgren, 2002 :xv).

Alors que les villes sont, dans leur essence et dans leur forme, liées à l'extériorisation hors de leurs murs de la puissance de la nature dont elles se nourrissent, depuis l'agriculture mésopotamienne, jusqu'au puisement des ressources carbonées en passant par la main-d'œuvre prolétarienne, la permaculture dans sa formation est un moyen de réintroduire la cité dans un cycle écologique.

Comme nous l'avons montré, les principes que la permaculture énonce sont à la fois de nature mouvante et diverse, et imaginer la cité dans l'ordre de la permaculture à partir de ces « principes » pourrait conduire à un certain trouble, en même temps qu'à un certain rétrécissement philosophique. Il semble ainsi plus productif et plus ouvert de travailler aux sources des modes qui ont contribué à l'élaboration du concept de permaculture, plutôt que sur les protocoles qu'elle formule dans un mouvement second.

Mollison décrit, la permaculture est comme le résultat d'un « design »⁹. Et, du fait de la nature ambivalente de la permaculture comme projet et pratique, ce « design » est certes le mode applicatif de la permaculture mais participe aussi de son propre mode d'élaboration théorique interne¹⁰. Ce design, comme fondement du concept de la

permaculture, est issu du mot français *dessein* reprenant le *designo* italien qui signifiait, à la fois, dessin et but (Rey, 2000). Cependant, le design de la permaculture ne s'arrête pas simplement au dessin, il se prolonge dans la mise en œuvre sur le terrain, en ajustant sa pratique « l'agriculture permanente » à son but « la « permanence de l'agriculture ». Ce design en action qui en retour donne, par un résultat concret et essentiel, sa substance à la permaculture et au permaculteur pour exister, rejoint une certaine philosophie de l'action qui tenait le vrai par le fait (Vico, 1993 :77 [1710]). Ce mode de réflexion en action, se considérant comme partie d'un système en constant réajustement, diffère d'un mode classique de développement de l'urbain où, toujours porteur de l'imaginaire de la neutralité de l'opérateur scientifique, on se conçoit dans une extériorité contredisant les lois de l'écologie, comme « [...] maîtres et possesseurs de la nature. » (Descartes, 2000 :99 [1637]).

À l'aube d'une crise de la ville thermodynamique, où la disparition de l'énergie fossile dans les airs parachèvera l'emballage climatique à venir, il est peut-être moins temps de remettre en cause les théories courant sur cette ville, et ici l'urbanisme comme idéologie, que de cultiver dans leurs interstices, comme le propose la permaculture. Cependant, au regard de notre sujet, il y a, après avoir constaté l'échec global de la ville industrielle qui a fondé l'urbanisme, à montrer aussi que, malgré une prétention à changer nos modes d'organisation matériels vers une plus grande pérennité, si nous ne changeons pas nos modes d'organisation mentale emprunts de notre fond culturel ancien, nous aurons tendance à penser selon les mêmes principes pour arriver aux mêmes impasses. Par exemple, comme type d'analyse externe assemblant mal des connaissances éparses, on peut s'attarder sur la théorie de la densification du logement comme facteur de l'oxymore qu'est le développement durable (Méheust, 2009).

La nécessité d'un logement dense, telle qu'elle est présentée, part du postulat que l'agriculture ne doit pas perdre d'espace, que le transport qui découle de l'étalement urbain est source de dégradation de l'environnement mais qu'il est tout de même nécessaire de construire toujours plus du fait du dogme de la croissance

⁹ « Permaculture (permanent agriculture) is the conscious design and maintenance of agriculturally productive ecosystems which have the diversity, stability, and resilience of natural ecosystems. » (Mollison, 1988 :ix)

¹⁰ « The permaculture tree presented the concept as analogous to the germinating tree seed, giving rise to interdependent root and aerial structures. The germination of the idea generates both the physical reality

of ecological human support systems and the wholistic conceptual framework of knowledge. » (Holmgren, 2002 :xxiii)

généralisée¹¹. La seule densification de l'activité de « logement » est une densification ségréguée car elle externalise les autres fonctions nécessaires à la vie sociale et biologique. En effet, la production de tout autre bien, à commencer par la nourriture, est déplacée parfois jusqu'à l'autre bout du monde, les matériaux de construction de ces logements sont eux-mêmes exogènes et les espaces d'épanouissement du corps, de l'esprit ou du lien social étant pensés comme une activité différente du « loger » sont conçus dans la différenciation.

Cette doctrine de la densité du logement est un trompe l'œil qui repose sur le présupposé de la perpétuation, d'une part d'une agriculture industrielle intensive ayant totalement asséché la terre de toute vie pour cultiver sur un substrat issu de l'industrie pétrochimique, et d'autre part sur la perpétuation de l'industrie du transport tout autant dépendante de l'énergie fossile.

Ce qu'il faut ambitionner, bien entendu, c'est l'intensité du lien écologique et social à partir de l'existant. Ainsi, à l'inverse d'un type ségrégatif de densification qui prive de toutes ressources biologiques et sociales immédiatement accessibles, ce que nous dit la permaculture, c'est que la conception de l'habitat devrait comprendre, non le simple fait de se loger, mais aussi la possibilité de se nourrir dans un certain « bon vivre » socialement partagé : c'est à dire la possibilité d'« habiter ».

Ainsi, bien que par ailleurs l'alibi de l'agriculture urbaine et le concept de ville-campagne soit parfois un autre moyen de continuer à développer une agriculture enserrée dans un urbanisme proliférant, la réponse de densification du « logement » proposé comme alternative ne semble pas plus pertinente.

De plus, il y a deux façons de vivre la densification. Il y a la densification choisie et la densification prescrite. Le choix de vivre dans des quartiers denses se fait rarement sur des principes écologiques, et plus couramment parce que l'on a les moyens culturels et financiers d'échapper à cette

densité lorsque le goût de la ville est satisfait¹². Mais, il y a aussi une densification subie qui s'apparente à un enfermement, quand en plus d'être aliéné spatialement, on est aliéné mentalement et économiquement à la loi de la consommation¹³. Cette situation existe déjà dans des zones où la paupérisation tourne au ghetto, et où se trouvent « (...) des individus qui sont des purs produits de la société industrielle, ségrégués et vidés d'eux-mêmes » (Blanquart, 1997 :146). À l'opposé de cette fragmentation industrialisée qui s'est instituée au cœur des individus pour finalement ne plus les considérer que comme des consommateurs, la permaculture dans sa volonté d'autoproduction locale favorise une cohérence trouvée dans le « faire » qui permet de repenser la continuité du biologique au spatial en passant par le social. En effet la création de cultures et de jardiniers, base d'une relation éco-systémique sociale viable, ainsi que ce qu'elle induit pratiquement, comme le réinvestissement dans l'espace public, la possibilité personnelle de création, le tout ayant des résultats directement exploitables dans sa cuisine, est un des moyens personnels et collectifs de ressaisissement de notre être.

Dans un monde où les énergies non renouvelables s'épuisent et où notamment la force première nécessaire à notre logique productiviste, le pétrole, disparaît, la séparation intellectuelle et formelle entre densité de logement et densité de production n'est plus viable. Au moment où le déplacement des lieux de production ayant débuté à partir du centre des grandes villes européennes vers les banlieues, puis vers la banlieue des banlieues, s'achève dans une délocalisation transnationale, le principe de sobriété que nous enseigne la permaculture peut nous permettre d'accompagner ce démantèlement de la production, d'une éducation au démantèlement mentale de la consommation des biens issus de ce type de production.

¹² Pour s'en persuader on pourra par exemple observer aux beaux jours l'embouteillage hebdomadaire à l'aller et au retour du congé de fin de semaine aux environs des grandes agglomérations françaises.

¹³ À ce sujet, il est possible de retrouver l'analyse de Debord notamment sur le fait que « L'économie transforme le monde, mais le transforme seulement en monde de l'économie » (1992 :38 [1967]) et que « Celui qui subit passivement son sort quotidiennement étranger est donc poussé vers une folie qui réagit illusoirement à ce sort, en recourant à des techniques magiques. La reconnaissance et la consommation des marchandises sont au centre de cette pseudo-réponse à une communication sans réponse. Le besoin d'imitation qu'éprouve le consommateur est précisément le besoin infantile, conditionné par tous les aspects de sa dépossession fondamentale. » (1992 :208 [1967]).

¹¹ Du « Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-là ; ayez autorité sur les poissons de la mer et sur les oiseaux des cieux, sur tout ce qui est vivant et qui remue sur la terre » de la Genèse à l'espoir contemporain de la croissance du PIB, on pourra consulter la nécessité de passer d'une société de la croissance destructrice de la Terre à une société de la décroissance conviviale et non-subie présentée par exemple par Latouche (2006).

Dès lors, en plus d'une réduction de la consommation futile et dangereuse pour notre biotope, il pourrait être retrouvé, sans transports et sans intermédiaires de profit, la place nécessaire à la production locale des biens de consommation essentiels comme la nourriture.

Le travail permaculturel de l'urbain

Au-delà, de ces considérations déjà périmées par l'urgence de la situation, certains adeptes de la permaculture comme Rod Hopkins sont déjà passés à l'action afin de tenter d'aborder sereinement les difficultés que les villes vont devoir affronter dans un avenir proche.

Récemment, la figure du pic pétrolier formée par la diminution de la possibilité de puiser du pétrole, conjuguée à la croissance de la demande mondiale de consommation, a réaffirmé la pertinence pour l'organisation urbaine du concept de permaculture né en partie de la « crise » pétrolière des années 1970. Sur les méthodes agissant au sein de la permaculture, l'exacerbation des phénomènes de pollution et d'épuisement de ressources a donné naissance à l'initiative des villes en transition (Hopkins, 2008). Cette initiative reprend la nécessité de l'action, la nécessité d'avoir une vision positive, et la nécessité de planifier cette vision pratiquement par le « design ». Sur le terrain elle se traduit par la mise en place d'un plan d'action partagé avec la population et les dirigeants qui vise une descente douce de la consommation d'énergie. À ce titre, et pour en rester au domaine qui nous concerne, la relocalisation de l'agriculture au plus près des producteurs-consommateurs par le jardinage, la plantation d'arbres fruitiers et l'utilisation de la force animale sont mises en œuvre à l'échelle d'une ville. De plus, de cette production végétale est tirée la matière pour construire ou pour produire de l'énergie.

Du fait de son terrain d'action qu'est la « ville », l'initiative est plus collective que celle entreprise à l'origine par des permaculteurs isolés. L'initiative des villes en transition cherche à faire de la « communauté » le moteur des actions de transitions vers ce que l'on pourrait donner, après Odum (2001) autre inspirateur du mouvement permaculturel, comme une descente douce et prospère.

Bien qu'elle reste à interroger dans son articulation avec l'universel, l'échelle de la communauté comme niveau d'intervention découle d'un fonctionnement intrinsèque à

la permaculture. À partir de l'observation et de la considération de l'existant, la permaculture cherche à favoriser la tendance naturelle du biotope du site à tendre vers la maximisation de son potentiel de transformation de l'énergie reçue. Ainsi, en opposition à la mondialisation des échanges marchands, les valeurs de la distance et du temps reconsidérées comme des valeurs énergétiques, nous amènent à réfléchir à une élaboration de proximité d'une vie confortable du point de vue de l'alimentation, du bâti, mais aussi du point de vue de l'organisation sociale. Cette élaboration chronotopique se joint au principe de la stimulation d'une diversité permettant de surmonter les échecs partiels et de faire fructifier les réussites. Au sein de la société cela se décline par l'encouragement de la diversité des manières d'inventer d'autres façons de vivre ensemble. Au sein de la ville cela peut s'imaginer comme le développement de petites communautés d'expérimentation d'un bon vivre ensemble. Comme on le voit encore une fois, avec la permaculture il ne s'agit pas de verdir la ville, ni même uniquement de la jardiner, mais de se réapproprier le socle présent que forme l'urbain d'une manière formelle mais aussi socialement. Ainsi, si l'action commence tout de suite par la culture vivrière de la ville en réadaptant le bâti historique pour perpétuer l'histoire, le tout est d'abord un projet collectif en construction continue d'une mutation civilisationnelle au niveau local. Déjà, les initiatives ne manquent pas, et chacun pourra trouver un permalieu qui fait la preuve de l'efficacité en action. D'ailleurs, bien qu'il y ait parfois un déficit de perspectives de transformation sociale, pour certains la guérilla verte est déjà lancée (Tracey, 2007).

Tout comme l'apparition de la permaculture à son époque, l'alternative optimiste concrète pouvant être mise en œuvre immédiatement à l'échelle interpersonnelle que procure l'initiative des villes et territoires en transition, provoque un certain engouement, qui, de plus, est maintenant amplifié par l'évolution des moyens de communication. Cependant, en dépit du grand intérêt que représente la synthèse de diverses actions nécessaires pour que les changements soit plus assumés que subis, malgré la nécessité de ce mouvement pour l'écologie de l'esprit, et malgré les avancées de la ville pilote de Totnes, l'efficacité de ce mode d'action sur l'urbain à une échelle globale reste, pour nous tous, à construire.

Pour la permaculture, dans un stade plus avancé que la moisissure d'Hundertwasser ¹⁴(1958), l'urbain ayant vocation à prendre sa place dans le cycle écologique, le bâti participe d'un vivant qui inclut l'organisation de la société. Comme outil parmi d'autres, la permaculture n'apporte pas de solutions toutes faites à la réforme de la structure urbaine. Par contre, elle ouvre de nouvelles pistes et signale la nécessité d'abandonner les techniques et idéologies issues d'un mode de production d'un monde en échec et au bord de l'autodestruction. L'ouverture de la permaculture, remplaçant le questionnement au niveau de la continuité de l'humanité, redéfinit l'urbain comme étant un biotope, là où il avait été retenu une juxtaposition de modèles mécaniques, économiques, écologiques, sociaux ou encore législatifs.

Cultiver un paradigme alternatif.

La possibilité de création d'une autre façon de vivre la ville et la mise en place d'une nouvelle urbanité que propose la permaculture, a une ambition plus large qui pointe vers un nouveau projet civilisationnel : « *Nous ne pouvons pas, et ne devons pas, oublier les facteurs d'édification morale et d'unification qu'un peuple développerait à mesure que la permaculture urbaine se développerait* » disaient Mollison et Holmgren dès leur premier ouvrage (1986 :115). Comme héritière d'un certain « activisme », ce que propose la permaculture, c'est l'action productive par la réintroduction de la ville dans les cycles écologiques à partir de communautés locales. En cela, elle n'est pas sans liens avec les propositions d'intervenir sur l'existant des villes à des fins d'autosuffisance agricole et énergétique localisée qu'expose par exemple P.M dans son essai Bolo'Bolo (1983). Cependant, à la différence de beaucoup se cantonnant à imaginer d'autres modalités de la société, la permaculture, comme nous l'avons vu, se place sur le terrain de la mise en œuvre. Ce ressaisissement de l'éducation à l'action personnelle et partagée, est probablement l'un des apports potentiels principaux de la permaculture à l'organisation de l'urbain. Et, si nous essayons d'étendre la potentialité de la permaculture à un

cadre plus général, il est possible d'apparenter la permaculture à un parcours de changement qui commence par soi-même pour le diriger vers le monde. Ainsi, poursuivant cette métaphore du voyage personnel, si l'on avait à renouer avec le niveau d'intensité de transformation optimiste nécessaire au monde prochain, on pourrait dire que la permaculture commence son voyage d'ouverture là où, revenu d'un certain Eldorado pétrolifère, Candide, s'est arrêté pour conclure « *il faut cultiver notre jardin* » (1759). En effet, comme Candide, il s'agit bien de contribuer à l'amélioration du monde moins que de se bercer d'utopie ou d'aveuglement. Mais pour la permaculture, il s'agit aussi, à partir d'un ressaisissement individuel de l'action intellectuelle et matérielle d'ajustement vital à un biotope local qu'est le jardin, de s'orienter globalement vers une relation pérenne à l'écosphère. Ce cheminement d'ouverture, qui comme nous l'avons décrit, est inscrit dans les bases de la permaculture, et qui se trouve opportun dans l'actualité de l'évidence de la mêmeté de la crise économique et écologique, n'est pas, pour une permaculture se voulant une « permanente culture », assuré de tout risque de détournement.

Afin de s'assurer dans sa démarche, dans un affinement de son dessein, et toujours sur ce mode de construction en construisant, la permaculture s'est dotée de ce qu'elle appelle une éthique basée sur deux énoncés stables : « *prendre soin de la planète, prendre soin des gens* », mais aussi d'un troisième terme qui reste à clarifier. En effet là où Holmgren parle de « *fixer des limites à la consommation et la reproduction* », et de « *redistribuer les surplus* » (2002 :1), Mollison lui propose de « *fixer des limites à la population et à la consommation* » (1988 :2), ce qui, de par la nuance et de par la généralité des propos, ouvre autant à l'interrogation qu'à l'interprétation. Certes, cette possibilité d'ajustement selon les auteurs ou selon les circonstances est intrinsèque à une permaculture toujours en mouvement et toujours localisée. Cependant, lorsque la permaculture aura atteint un seuil de reconnaissance exploitable par l'économie capitaliste généralisée, ce genre d'ambiguïté pourrait aussi devenir un point d'entrée à une interprétation pouvant servir les structures dominantes de notre société globalisée. Alors, sans changer un seul mot de son éthique, la permaculture pourrait bientôt faire partie de la boîte à outil du développement durable, dont, à l'aune du réchauffement climatique et du pic pétrolier, nous pouvons maintenant constater comme un fait, qu'il n'a servi qu'à perpétuer le système de production en place. Ou

¹⁴ En 1958, Hundertwasser artiste et architecte viennois prône la moisissure contre le rationalisme froid de l'architecture de l'époque. Cette moisissure comme premier stade du vivant se développera d'ailleurs dans son discours et sa pratique vers une architecture où la limite entre le bâti et le végétal s'efface. Cependant contrairement à la permaculture, la production de nourriture ne sera pas sa priorité.

même, si nous avions à la comparer à d'autres traditions d'aménagement de la terre recherchant une certaine harmonie, elle pourrait subir, la même désincarnation commerciale qu'a connue par exemple le Feng-shui qui, rappelons-le, est culturellement bien plus solide et bien plus ancien que la permaculture.

Alors, bien qu'au tournant des années 1970, sa volonté de faire un pas de côté sans se confronter à la structure en place ait montré à l'époque son efficacité, aujourd'hui la permaculture, en quittant son terrain de naissance et son précis de design agricole à petite échelle, pourrait se trouver vouée à une certaine confrontation. Et c'est là, peut-être, une des faiblesses de l'initiative. En effet, la permaculture se pense et se construit dans une société faite d'incertitude (Holmgren, 2002 :xv) ou même d'un certain chaos que la permaculture viendrait ordonner (Mollison, 1988 :12). La permaculture ne reconnaît pas la présence d'un ordre, que l'on pourra qualifier après Ellul (1954) et Debord (1967) de techno-spectaculaire, prenant maintenant le nom et la forme du capitalisme hypermondialisé. Si le mode de la construction alternative est efficace à une certaine échelle, la non-prise en compte, ou du moins la non-énonciation temporaire, de forces économique-politiques agissantes à un niveau global et ayant le pouvoir, par exemple, de breveter le vivant (Robin, 2008), d'imposer la contamination OGM (Robin, 2008), de tenter d'interdire la diffusion de connaissances botaniques traditionnelles (Loi française d'orientation agricole 2006-11 modifiée après protestation) ou plus près du foyer de naissance de la permaculture, de détruire la forêt primaire tasmanienne, pourrait s'avérer une limitation dommageable à la proposition de mise en œuvre d'une certaine perpétuation de l'humanité faite par la permaculture. Par ailleurs, les effets récents de la spéculation boursière qui ont conduit à un recentrement de la propriété sur la terre cultivable (Cotula et al, 2009 :42) nous ont encore éloignés de toutes les bonnes raisons que Mollison donne pour un meilleur partage des terres. De plus, il ne serait pas injustifié de se figurer l'étonnement contemporain des paysans sans terre du Brésil, ou dans un monde sans la force énergétique du pétrole, de l'étonnement des serfs du Moyen Âge ou encore beaucoup plus simplement de celui des aborigènes d'Australie, à voir les grands propriétaires terriens tasmaniens être qualifiés par Mollison (1988 :547) de « landpoor » parce qu'ils possèdent trop de surface à exploiter.

Partie d'un jardin autosuffisant équilibré, nourrissant l'esprit et le corps, pour nous mener vers un certain bien épicurien, la permaculture, lorsqu'elle s'ouvre au monde, se trouve inévitablement face à d'autres projets que le sien. Confrontée à ceux-ci, elle se doit de se réfléchir, et conformément au principe de rétroaction qu'elle professe, elle se doit de s'adapter. D'ailleurs, c'est peut-être ce qu'elle fait quand, par exemple, en 1988, Mollison présentait l'engagement dans un parti politique comme l'une des bases de réinvention de la société, allant même jusqu'à indiquer dans le texte les adresses des partis écologistes de l'époque (1988 :510), et qu'il semble avoir radicalement changé d'avis en 2005, expliquant dans un entretien que la permaculture est « anti-politique »¹⁵. Pourtant, sur un sujet aussi fondamental ce revirement peu nuancé ressemble plutôt à un manque d'observation de l'environnement sociétal, que la permaculture convoite, qu'à un simple ajustement.

Dans ce parcours d'un Candide fort d'un certain bien trouvé dans son jardin et retournant vers le monde, le concept de permaculture et ses dérivés, lorsqu'ils rencontrent certaines forces de la politique ou de l'économie, montrent leurs limites. Ou plutôt, ce parcours montre que la permaculture prenant ses racines dans la systémique des biotopes ne traite pas du même monde. D'abord s'éloignant du cadre d'une *polis* comme modèle central de valeur et de pouvoir, du fait comme nous l'avons vu de l'effacement du rapport *urbs-ager*, ou pour rester dans le monde grec du rapport *astu-khora*, la permaculture n'a effectivement pas grand-chose à voir avec, la « politique », mode de gouvernement issu de cette vision du monde. D'autre part, toujours en raison son origine, elle n'a pas non plus réellement à voir avec l'« économie » comme usurpation de l'*oikonomos*, la règle de la terre habitée. Par contre, dans son objectif d'aménagement d'espaces déjà habités, et particulièrement de l'espace déjà matériellement construit à destination de l'homme, la permaculture aurait plutôt une connexion avec l'*oikodemos*, le maintien de la terre comme maison de l'homme.

À ce titre, au moment où nous essayons de saisir la permaculture dans sa prétention de « permanent culture », il nous faut examiner pour le futur, d'autres liens que les seuls cycles biologiques. En effet, bien que la conception

¹⁵ « So it's a revolution. But permaculture is anti-political. There is no room for politicians or administrators or priests. » (Mollison, 2005)

du lien intime et consubstantiel de l'homme et de son environnement, que l'on a redécouvert, par exemple, chez les aborigènes d'Australie, soit réaffirmée dans la littérature liée à la permaculture (Mollison, 1988 :11), l'organisation contemporaine des sociétés nécessite des références plus adaptées que la simple reprise d'images de cultures par ailleurs colonisées par la permaculture. Certes, l'écologie comme science nous a démontré que l'humanité était au niveau biologique totalement liée aux cycles du vivant, cependant cela ne recouvre pas l'ensemble des liens qui nous permettent d'être *du monde*. Sur la base de l'image et de la biologie, la permaculture autant que l'initiative de territoire en transition, tout attachée à l'urgence pratique de ne pas céder à la barbarie sous la pression alimentaire, n'explorent pas assez le lien consubstantiel qui nous lie à un univers sensible qu'il soit végétal ou matériel. La démarche permaculturelle déclare assez peu expressément cette sensibilité comme centrale, ce qui ne la prémunit pas assez de la possibilité d'être entraînée vers un nouveau fonctionnalisme. D'un point de vue phénoménologique, il nous faut considérer que nos bâtiments, que nos rues, sont aussi l'expression, de ce biotope. Il nous faut les reconnaître comme part d'un monde sensible, car la matérialité médiatisée par l'homme est aussi du domaine du vivant. Et même, si cette folie constructive qu'il nous faut stopper, a puisé dans les ressources de notre biotope au point de le mettre en péril, il n'en reste pas moins que la partie sensible de certaines architectures aspirait, et doit continuer à aspirer, à nourrir d'une certaine bienfaisance, le questionnement incessant que notre biologie spécifique nous procure au travers de notre intelligence. Loin d'une simple vision organiciste de la ville comme corps isolé dans ses murs, la réinstitution de nos liens avec le cycle écologique doit ouvrir la question de la réinstitution de l'ensemble des constructions humaines comme devant faire partie d'un cycle écologique viable et vivable. Il nous faut donc travailler non seulement à la résilience d'un biotope productif au sein de la ville, mais il nous faut aussi imaginer des bâtiments vivants, un urbain vivant faisant partie de la biosphère unique qu'est la terre. Il nous faut penser la résilience de l'organisation matérielle et immatérielle de notre monde, revoir la césure faite entre nature et culture. Dans la réussite ou dans l'échec de cette entreprise, on pourra tendre, non plus à la mise en œuvre d'écosystèmes au service de l'homme comme le propose la permaculture, mais à la réintroduction d'un homme assez créatif pour participer à l'évolution continue du vivant au sein d'un écosystème duquel il participe. Après un homme prédateur

remplacé par un philosophe-jardinier (Mollison, 1988 :9) peut-être, pourra-t-on s'élancer vers un homme symbiotique dont les contours restent à déterminer.

Le concept de permaculture en cherchant à se donner une dimension plus large, rencontre des incertitudes, des contradictions, et des manques. Cependant, pour affronter un monde prochainement épuisé matériellement et idéologiquement, son fondement épistémologique est essentiel comme outil de transition pour faire face aux scénarios plus ou moins catastrophiques qu'Holmgren examine dernièrement (Holmgren, 2009).

Pour conclure, on situera la permaculture par rapport à l'agriculture urbaine dans un « au-delà » qui explore une relation alternative à l'écoumène. La permaculture ouvre la possibilité d'une appréhension différente du monde, en lieu et place d'un mode de travail réductionniste qui fragmente celui-ci pour en tenter une articulation lui permettant de le maîtriser. Dans son évolution continue elle n'agrège pas dans une multidimensionnalité des disciplines déjà présentes, mais du fait de son approche holistique elle cherche plutôt à construire un paradigme différent. La permaculture s'écarte d'une analyse théorique qui fabrique de la connaissance par la tentative de synthèse de la division, pour renouer avec une raison procédurale pratique s'appuyant sur la force du faire et valorisant la propension à relier de l'esprit humain. De plus, la permaculture se constitue vers une finalité moins que dans l'analyse des causes, elle reprend ainsi le fil de la démarche téléologique réfléchissant sur un but, une fin, qu'elle se donne par une éthique, une manière d'être du monde. Enfin, la permaculture de par son terrain, le travail des cycles écologique, de par son histoire et ses principes, participe du champ de la systémique appliquée. Dans ce mouvement de renouveau du saisissement du monde, elle délaisse les principes ayant fondé non seulement l'agriculture et l'urbanisme, et donc l'agriculture urbaine, mais aussi, un certain corpus occidental du savoir. Sur ce chemin, elle s'éloigne d'une formation classique du savoir pour se rapprocher de la sphère en constitution des épistémologies constructivistes contemporaines. Cependant, se voulant comme un processus neuf, elle ne pratique pas assez le lien ou la différenciation à d'autres modes de constitution du réel. Ainsi, pour éviter une certaine dilution dans l'univers spectaculaire et marchand, la permaculture aurait peut-être intérêt à une certaine clarification interne en même temps qu'elle se pense en rapport aux forces existantes.

Bibliographie :

- Blanquart, P., 1997, *Une histoire de la ville. Pour repenser la société*, Paris, La Découverte, 194 p.
- Cotula, L., S. Vermeulen, R. Leonard et J. Keeley, 2009, *Land grab or development opportunity ? Agricultural investment and international land deals in Africa*, London/Rome, IED/FAO/IFAD, 120p.
- Debord, G., 1967, *La société du spectacle*, (1992), Paris, Les Éditions Gallimard, 208 p.
- Descartes, R., 1637, *Discours de la méthode*, (2000), Paris, Flammarion, 189 p.
- Ellul, J., 1954, *La technique ou l'enjeu du siècle*, 1999, Paris, Economica, 2e éd., 423 p.
- Fukuoka, M., *La révolution d'un seul brin de paille*, Paris, Éditeur Guy Tredaniel, 202 p.
- Hopkins, R., 2008, *The transition handbook. From oil dependency to local resilience*, Totnes, Green Book Ltd, 240 p.
- Holmgren, D., 2002, *Permaculture, principles and pathways beyond sustainability*, Hepburn, Australie, Holmgren design service, 287 p.
- Holmgren, D., 2009, *Future Scenarios : How communities can adapt to peak oil and climate change*, White River Jct, USA, Chelsea Green Publishing Company, 136 p.
- Hundertwasser, F., 1958, Manifeste contre le rationalisme en Architecture et pour la moisissure créatrice, *Programmes et manifestes de l'architecture du XXe siècle*, Ulrich Conrads, Paris, Les éditions de La Villette, 238 p.
- Latouche, S., 2006, *Le pari de la décroissance*, Paris, Fayard, 302 p.
- Lefebvre, H., 1967, *Le droit à la ville*, (2009) Paris, Economica, 3e ed, 138 p.
- Meadows, D. H., D. L. Meadows, J. Randers et W.W. Behrens III., 1972, *The Limits to Growth*, New York, Universe Books, 205 p.
- Méheust, B., 2009, *La politique de l'oxymore : Comment ceux qui nous gouvernent nous masquent la réalité du monde*, Paris, Éditions La Découverte, 161 p.
- Mollison, B. et D. Holmgren, 1986, *Permaculture 1*, Paris, Debard, 186 p.
- Mollison, B., 1993, *Permaculture 2*, Flers, Équilibres Aujourd'hui, 180 p.
- Mollison, B., 1988, *Permaculture : a designers manual*, Tyalgum, Tagari Publication, 576 p.
- Mollison, B., 2005, *Permaculture a quiet revolution. Scott London*, [En ligne] URL : <http://www.scottlondon.com/interviews/mollison.html>, Consulté le 15 Janvier 2010.
- Odum, H.T. et E. C., Odum, 2001, *A prosperous way down*, Boulder, University Press of Colorado, 326 p.
- P.M., 1983, *Bolo'Bolo*, (1998) Paris, Éditions de l'Éclat, 216 p.
- Robin, M.M., 2008, *Le Monde selon Monsanto : de la dioxine aux OGM, une multinationale qui vous veut du bien*, Issy-les-Moulineaux/Paris, La Découverte, 370 p.
- Rey, A., 2000, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 4304 p.
- Serres, M., 1993, *Les origines de la géométrie*. Paris, Flammarion, 337 p.
- Simmel, G., 1903, *The Metropolis and Mental Life*, (2000), *Readings in Social Theory : The Classic Tradition to Post-Modernism*, , New York, McGraw Hill, edited by James Farganis, 3d ed., pp. 149-157
- Tracey, D., 2007, *Guerilla gardening : a manualfesto*, Gabriola Island, BC, Canada, New Society Publishers, 240 p.
- Vico, G., 1710, *De l'antique sagesse de l'Italie*, (1993), Paris, Flammarion, 178 p.
- Voltaire, 1759, *Candide, ou l'optimisme*, (2003), Paris, Gallimard, 228 p.